

LA MECQUE AVANT L'ISLAM



**ENQUÊTE HISTORIQUE
RÉALISÉE PAR
IAN DAVID MORRIS**

**Traduction
Ahmed Amine**

01/12/2019

www.ahmedamine.net



LA MECQUE AVANT L'ISLAM

Enquête historique réalisée par
Dr Ian David Morris

Traduction, le 01/12/2019

Ahmed amine

MECCA ET MACORABA

“Macoraba: 73 ° 20 ' 22 ° .”
- Ptolémée, *Géographie* , §6.7.

Note préliminaire : suite au succès de son article publié sur son blog, Ian D Morris a jugé utile de le retravailler de manière qu'il soit revu par ses pairs, ce travail a été donc publié dans la revue *Al - 'Usur al-Wusta: (Le journal des médiévistes du Moyen-Orient , vol. 26 (2018).*

L'article amélioré est en accès libre ici <http://www.middleeastmedievalists.com/wp-content/uploads/2018/11/UW-26-Morris.pdf>

Claudius Ptolémée est un écrivain et géographe grec ayant vécu à Alexandrie au II^e siècle de notre ère. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, le plus important étant son *Almagest*¹ ; mais son *Guide de géographie*, achevé entre 141 et 147, a eu également une grande influence en Europe et au Moyen-Orient. Il englobe une introduction théorique, une liste de lieux remarquables du monde connu et de quelques cartes. Afin de préserver l'exactitude des cartes lorsqu'elles étaient copiées et recopiées, Ptolémée donna les coordonnées des noms de lieux qu'il avait calculé avec une certaine précision : la carte est déformée, mais reconnaissable. Marinus de Tyr était sa source principale. Il a écrit entre 107 et 114.

Ptolémée a consacré une section sur les régions occidentales et méridionales de l'Arabie, utile pour ceux qui étudient l'histoire de cette région car les peuples de l'Arabie antique ne nous ont pas laissé beaucoup de sources écrites. Des sources externes comme celle de Ptolémée nous aident à suivre l'ascension des villes, des puissances, des religions et des

¹ L'*Almageste* (arabisation du grec ancien Μεγίστη / mégistè signifiant la plus grande ou la très grande) est une œuvre de Claude Ptolémée datant du II^e siècle. Elle constitue la somme des connaissances les plus avancées de l'Antiquité en mathématiques et en astronomie.

routes commerciales. Nous connaissons certains des sites de Ptolémée en Arabie, comme **Yathrib** (*Lathrippa*), l'actuelle Médine.

Certaines sont inconnues ou contestées comme Macoraba, Ptolémée l'appelle Makoraba en grec mais les traductions latines préfèrent Machoraba et Macoraba - que Ptolémée place à l'ouest de la péninsule arabique.

Il y a un quasi-consensus parmi les chercheurs universitaires que la Mecque est Macoraba. Les coordonnées la placent approximativement au bon endroit (*hedjaz*) et le nom semble à peu près correct. Plusieurs étymologies ont été proposées, mais la solution qui a été privilégiée est que le mot serait issu du vieux mot du Sud-arabique **mīkrāb**, avec le sens de « temple ». Macoraba aurait été donc un centre remarquable de la religion préislamique dès le deuxième siècle de notre ère. Lorsque vous rencontrez Macoraba dans la littérature scientifique, il est fort probable que vous retrouviez cette étymologie et surtout son identification avec La Mecque.

Bien entendu, un consensus ne vaut pas nécessairement unanimité et des avis divergents ont été exprimés. Le plus important jusqu'à présent était celui de Patricia Crone (décédé en 2015). Dans un livre iconoclaste et controversé, *Meccan Trade and the Rise of Islam* (1987), Crone a consacré quelques pages sur les témoignages au sujet de La Mecque dans la littérature ancienne, avec des conclusions négatives : «La vérité est que le nom de Macoraba n'a rien à voir avec celui de La Mecque, et que le lieu indiqué par Ptolémée pour Macoraba ne dicte en aucun cas l'identification des deux. »

Le commerce mecquois a eu un impact important sur les premières études islamiques, mais Macoraba reste l'essentiel de la littérature scientifique sur l'Arabie ancienne. La raison, à mon avis, n'est pas que notre interprétation soit particulièrement solide ou explicative, mais que Macoraba = Mecca est devenue si familière que nous ne pensons pas à la réexaminer. L'identification à la Mecque fait partie de notre mode de pensée depuis fort longtemps. Crone répond à une littérature remontant au début du vingtième siècle, mais notre blog² montrera que cette identification remonte au XVII^e siècle.

C'est une histoire merveilleuse : plus je creusais, plus je voulais continuer. Tant d'anciennes œuvres orientalistes ont été numérisées et distribuées librement que j'ai pu suivre les nouvelles pistes entièrement en ligne. Il n'y avait jamais une citation que je ne pouvais pas suivre: le sentier s'est arrêté, mais n'est jamais devenu froid. Néanmoins, j'espère qu'il y a plus à découvrir. J'intégrerai les commentaires appropriés dans cet article. Je m'attends donc à ce qu'il s'enrichisse un peu avec le temps et je pense qu'il mérite un traitement définitif en temps voulu ; je prévois d'étendre ce travail préliminaire dans un article pour qu'il soit examiné par les pairs.

OÙ ÉTAIT MACORABA ?

Si nous supposons que Macoraba est la Mecque, il y a un léger problème avec ses coordonnées. Ptolémée la met au Sud-Est de Yathrib; La Mecque est au Sud-Ouest. Même avant 1800, Konrad Mannert avait remarqué que Macoraba était trop éloignée de la côte et avait proposé une solution : les sources de Ptolémée connaissaient la Mecque depuis la route des caravanes mais elles ne s'étaient jamais approchées de la ville par la côte. Bien sûr, nous ne savons pas d'où proviennent les informations de Ptolémée ; mais même cette solution est peut-être trop élaborée, car en général, il semble que Ptolémée ait eu plus de difficulté à calculer la longitude que la latitude, ce qui signifie que ses villes sont plus précisément positionnées nord-sud qu'est-ouest.

² <http://www.iandavidmorris.com/>

Cela a eu des conséquences décisives pour sa géographie de l'Arabie. Dūmat al-Jandal (Dumaitha) est en effet plus au nord que Taymā (Thaima), qui est plus au nord qu'al-Hijr (Egra), Yathrib (Lathrippa) et Najrān (Nagara); mais alors Ptolémée met Najrān à l'est, au centre de la péninsule. L'effet général est de repousser les villes de la côte, en encombrant le cœur de la péninsule et en effaçant pratiquement le quartier vide du désert aride du sud-est. Sous ces contraintes, l'emplacement de Macoraba par rapport à La Mecque peut être considéré avec une marge d'erreur.

Mais nous devrions être prudents, cette marge d'erreur n'est pas en soi une preuve que Macoraba est la Mecque; cela ouvre simplement la porte à une enquête. Comme le montre cet article, certains des noms anciens associés à La Mecque se trouvent probablement dans la région du Sinaï et du golfe d'Aqaba, ou encore vers Oman et Hadramawt.

Macoraba a le mérite d'être au moins placé dans le Hedjaz, mais de manière imprécise. Nous devrions suivre le conseil de Patricia Crone: «Naturellement, les longitudes et les latitudes de [Ptolémée] sont inexactes; mais s'ils sont inexacts, on ne peut pas identifier des lieux sur la seule base de la similitude des termes. ».



De Hugh Kennedy (ed.), Atlas historique de l'islam, sv « Arabie selon Ptolémée ». Makoraba est en C3.

Le problème est que Macoraba est un mot différent de Mecca. Cela peut sembler étrange de le dire ainsi, mais il faut répéter encore et encore : Macoraba est un mot différent de Mecca, et c'est un problème si nous voulons les identifier. Il ne suffit pas de dire que la première moitié de Macoraba sonne un peu comme Mecca ; nous devrions soit expliquer la différence, soit le dissocier Macoraba. Et il y a une très longue tradition de tentatives pour l'expliquer.

MACORABA ET LES DÉBUTS DE L'ISLAM

Notre histoire devrait commencer avec la littérature musulmane ancienne. Étant donné que les érudits du Moyen Âge avaient accès à la géographie de Ptolémée et à de nombreux ouvrages ultérieurs, et qu'ils s'intéressaient beaucoup à l'histoire et à la géographie de l'Arabie, nous pourrions nous attendre à ce qu'ils commentent Macoraba. Apparemment ils ne l'ont pas fait. Des études antérieures sur Macoraba n'ont pas retenu la littérature médiévale comme preuve, et mes propres enquêtes n'ont rien trouvé. Je publierai des corrections dans mon blog le cas échéant.

Le géographe arabe Yâqût al-Hammawî (m.1229) cite Ptolémée à l'emplacement de La Mecque, qui devrait nous dire s'il l'identifie ou non à Macoraba. Étrangement, les coordonnées qu'il attribue à Ptolémée sont les suivantes - 78 ° 23 ° - et ne sont pas alignées avec Macoraba, ou partout ailleurs dans la Géographie de Ptolémée. Un coup d'œil suffit pour voir qu'il semble mettre la Mecque encore plus loin à l'Est que Ptolémée met Macoraba. Pendant ce temps, Yâqût n'a pas mentionné d'entrée dans son dictionnaire pour un endroit appelé Macoraba.

Je suis conscient que les géographes arabes ont développé leurs propres coordonnées ; peut-être ont-ils converti Ptolémée à leur nouvelle norme, mais je ne suis pas compétent pour enquêter là-dessus. La différence peut aussi expliquer aussi avec la manière de la transmission de la géographie dans le monde islamique par rapport à la façon dont elle a été transmise en Europe. Ceux qui souhaitent identifier Macoraba en tant que Mecque, pourraient plaider leur cause s'ils abordent des questions comme celle-ci ; en attendant, nous pouvons les mettre de côté.

LA MECQUE LA GRANDE (MAKKAH * AL-RABBAH)

De la Renaissance au milieu du XVIIe siècle, les érudits européens connaissaient le nom Macoraba de Ptolémée, mais ils ne savaient pas quoi en faire. Cela figurait dans les listes de données géographiques simplement parce qu'elles les avaient sous la main et que c'était très, très vieux, mais cela n'avait aucune signification apparente au-delà.

Le plus ancien qui ait jamais identifié Macoraba à la Mecque est probablement Samuel Bochart (m.1667), un pasteur protestant Français, qui, comme de nombreux orientalistes, appliqua sa connaissance des langues du Proche-Orient à l'étude de la Bible. Il est surtout connu pour sa géographie sacrée, dont le premier volume, Phaleg (1651), est une étude pionnière de la dispersion et de la réinstallation du peuple de Noé après la chute de la Tour de Babel.

Bochart compile des tas de données provenant de sources anciennes. C'est dans l'une de ses listes géographiques que l'on trouve une note brève mais significative: « Macoraba Ptol. Meccha rabba , c'est-à-dire «grande».

En arabe classique, le nom hypothétique de Bochart devrait être Makkah * al-rabbah . Cela ne semble pas très différent de Macoraba. Le problème évident ici est que l'adjectif rabb (ah) n'existe pas en arabe classique ; évidemment Bochart l'a emprunté à

l'hébreu et à l'araméen. Il y avait d'autres langues arabes dans le Hedjaz au moment de l'écriture de Ptolémée, et il n'est pas impensable qu'une de ces langues ait utilisé le rabb (ah) comme adjectif de cette manière, mais la charge de la preuve n'a pas été assumée par les partisans de l'hypothèse de Bochart.

Comme le fait remarquer Patricia Crone, nous n'avons même pas d'équivalent en arabe classique comme Makkah al-Kubrā pour soutenir l'idée que la Mecque n'a jamais été appelé « grande Mecque ». L'hypothèse de Bochart est spéculative à l'extrême.

Néanmoins, l'identification de Macoraba a été bien reçue. Environ 18 ans plus tard, Jacob van Gool de l'Université de Leiden l'a reproduit dans son commentaire sur le *Compendium of Astronomy* (1669) d'Al-Farghānī : « La Mecque. Une ville construite dans une vallée, latitude 21 ° 40 ', où Ptolémée localise Macoraba ». La latitude de Van Gool ne correspond ni à la géographie de Ptolémée telle que nous la connaissons, ni à celle de Yāqūt al-Hammawī, mais c'est une des latitudes calculées par les géographes médiévaux musulmans pour La Mecque (pas Macoraba). Il a vraisemblablement recruté la latitude de La Mecque dans un autre ouvrage et a synthétisé l'affirmation de Bochart selon laquelle La Mecque est Macoraba. Il ne crédite pas directement Bochart, mais il respecte clairement son travail : ailleurs, il le décrit comme « le plus savant » et Phaleg comme « prééminent ». Les commentaires de Van Gool sur Macoraba ont ensuite été cités par Caspar Calvör, théologien luthérien de Basse-Saxe, dans son étude sur les diverses religions du monde (1705).

LA MECQUE LA DIRECTION DE LA PRIÈRE (MIHRÂB)

En proposant une connexion entre La Mecque et Macoraba, Bochart pose un défi étymologique : pourquoi Macoraba est-elle appelée Macoraba, alors que nous l'appelons la Mecque ?

Pendant plus de 75 ans, le défi est resté sans réponse. Giuseppe Simone Assemani (al-Sim'ānī, m. 1768), un prêtre et orientaliste libanais, a été le premier à le prendre en compte. Son œuvre maîtresse était une bibliothèque de l'Est dans laquelle il espérait publier plusieurs de ces manuscrits pour la première fois. Malheureusement, une grande partie de ses travaux ont été détruits par un incendie dans sa maison et quatre volumes seulement en ont été tirés. L'un d'entre eux était un livre sur les Nestoriens syriaques (1728), dans lequel Assemani mentionne Macoraba.

Assemani reconnaît d'abord l'opinion de Bochart, puis propose une alternative :

« ... Macoraba, c'est-à-dire Mecca rabba ou la grande Mecque, comme Bochart le pense ; ou peut-être محراب Machrab, temple, car il y avait un sanctuaire des Arabes là-bas, à l'intérieur duquel se trouvait l'idole Beccha ».

La dernière remarque fait référence au nom Bakkah, qui, selon le Coran (3 :96), était le premier temple jamais construit. Les premiers érudits musulmans ont identifié Bakkah avec la Mecque, mais ont formulé plusieurs hypothèses pour expliquer le mot, qui ne sont pas concluantes.

Les premières recherches orientalistes spéculèrent en revanche que Bakkah était au début le nom d'une idole, peut-être le dieu Bacchus de la mythologie gréco-romaine. En tout état de cause, Assemani est d'accord avec la tradition historique arabe selon laquelle La Mecque était un centre de culte païen avant l'Islam. Compte tenu de cette relation entre la Mecque et le culte, Assemani propose que Macoraba provienne du mot *mīhrāb* qu'il transcrit plutôt inutilement en « *machrab* ».

En Islam, un *mīhrāb* est une niche dans le mur d'une mosquée indiquant la direction de la prière ; je ne suis pas le raisonnement d'Assemani dans la traduction de "temple". De

plus, il n'est pas évident que le *mihrâb* ait une histoire qui remonte à l'époque de Ptolémée. En tant que caractéristique architecturale de la mosquée, elle semble s'être développée après les conquêtes musulmanes, peut-être jusqu'au huitième siècle; et le mot lui-même est utilisé dans la poésie arabe ancienne et, de manière évidente, dans le Coran, pour désigner des caractéristiques architecturales très différentes. Même si nous avons des raisons de penser qu'il y avait un *mihrâb* à La Mecque des siècles avant l'islam, l'idée que la ville aurait dû être nommée d'après une niche dans un mur met à l'épreuve l'imagination. Enfin, il semble peu probable que l'arabe *ḥ* devrait être représenté par le grec *k* : En évidence plus tard, les auteurs grecs ne cherchent même pas à environ *ḥ*, au lieu par exemple représentant Abd al-Rahmân comme » le nom Abderaman. La solution d'Assemani ne semble pas plus utile que celle de Bochart.



Un mihrab précoce à Qasr al-Hallabat, en Jordanie.

MACORABA SE GÉNÉRALISE

Ces arguments ne doivent pas convaincre les spécialistes aujourd'hui : nous sommes en mesure de reconnaître l'un comme une chimère et l'autre comme anachronique. Mais au soleil levant de l'histoire scientifique, ils ont jeté une longue ombre.

En 1739, la Mecca Rabbah se retrouva dans la première encyclopédie « moderne » en allemand : la grande encyclopédie audacieusement intitulée, publiée par Johann Heinrich Zedler.

Zedler a également collaboré à un atlas historico-politique-géographique publié par Johann Samuel Heinsius, et il n'est pas surprenant que ses documents sur Macca Rabbah soient copiés textuellement dans le nouvel article de La Mecque (1747).

Ces deux œuvres ont été écrites par des équipes d'érudits travaillant en collaboration, de manière anonyme. Nous ne savons donc pas qui a écrit le matériel sur « La Mecca Rabbah » ; un spécialiste de l'orientalisme allemand précoce pourrait peut-être deviner. L'Atlas est la traduction et l'extension d'un dictionnaire géographique français par Antoine-Augustin Bruzen de la Martinière, dont les entrées à La Mecque et Macoraba (1735) ne relient pas

les deux noms. C'est-à-dire que nous pouvons probablement remercier un érudit allemand sans nom des années 1730 d'avoir introduit Macoraba-comme-la Mecque dans le genre de l'encyclopédie. Quoi qu'il en soit, ils n'ont pas cité Bochart. Ils peuvent l'avoir lu directement ou avoir rencontré ses idées par un intermédiaire; Assemani peut-être, mais puisqu'ils négligent l'argument du mihrab de ce dernier, cela semble peu probable. Il n'est pas impossible que l'auteur ait inventé Macca Rabbah de manière indépendante, mais nous ne pouvons pas le savoir.

En 1799, l'historien omnivore prussien Konrad Mannert (m.1834) publia un article sur Macoraba dans sa Géographie des Grecs et des Romains, dans lequel il commentait : « Je ne sais pas si le nom provient de Mecca rabba (la grande Mecque) ou Machrab (un temple)". Il est clair que Mannert dépend d'Assemani pour ce détail, dans la mesure où il reproduit l'inutile transcription en latin de « *mihrâb* » et la définition invraisemblable de « temple »; ailleurs, il cite explicitement Assemani en citant Bochart. La géographie de Mannert s'est avérée être une référence pratique pour les chercheurs travaillant en allemand, et à travers eux, Macoraba a atteint un public plus large.

En 1824, le géographe historique AHL Heeren identifia Macoraba comme la Mecque, et bien qu'il ne fournisse aucune citation à ce sujet, il cita Mannert dans de nombreux autres endroits. C'est par la traduction anglaise des études de Heeren qu'un orientaliste écossais appelé William Muir a reconnu Macoraba comme la Mecque de sa très influente *Life of Muhammad*. (1858). Pour prendre un autre exemple, le géographe Carl Ritter de l'Université de Berlin a cité Mannert en 1846 comme autorité pour Macoraba, et c'est en partie grâce au travail de Ritter que Reinhart Dozy, un orientaliste néerlandais, a abordé la question; nous reviendrons à Dozy ci-dessous. Mannert fut également une influence majeure du *Handbook to Ancient Geography* (1824) de Friedrich Sickler, qui assimile Mecque à Macoraba. (La soi-disant source de Sickler à ce sujet, une page du catalogue d'antiquités de Joseph Eckhel, parle en fait du moka de Ptolémée dans le Sinaï.)

Le légendaire Albert Forbiger (décédé en 1876) de l'université de Leipzig est peut-être le plus significatif. Il a écrit une entrée d'encyclopédie sur Macoraba, citant directement Mannert pour ses deux étymologies. Cela aussi a été publié en 1846 dans le cadre de l'Encyclopédie de l'Antiquité Classique d'Auguste Pauly, une référence dans les études historiques modernes. À travers la géographie de Mannert, puis à travers l'encyclopédie de Forbiger, Macoraba-as-Mecca jouit d'une large diffusion dans les travaux universitaires dès le milieu du XIXe siècle.

LA MECQUE DES GUERRIERS (MUḥārIBAH)

Un homme d'église anglais, Charles Forster (m.1871), auteur du livre inimitable *Muhammadanism Unveiled* (1829), qui ignorait apparemment cette tendance allemande, s'opposait à l'historiographie laïque d'Edward Gibbon. Il a écrit quelques études quasi historiques sur le Proche-Orient, y compris une Géographie de l'Arabie (1844), où il discute de Macoraba. Il ne semble pas connaître Mannert et il était un peu trop tôt pour avoir lu Forbiger. Comme il utilise beaucoup le Phaleg de Bochart, il doit penser qu'il doit sa connaissance de Macoraba à Bochart. Néanmoins,

Forster ne s'adresse pas à la « *rabbah* » de Bochart à la Mecque, et il n'est peut-être même pas au courant du « *mihrab* » d'Assemani ; au lieu de cela, il propose une nouvelle étymologie extrêmement subversive.

Forster fait preuve d'imagination mais imprudent, sa plaidoirie commence par Plinie l'Ancien (m.79), qui mentionne l'opinion selon laquelle le peuple Cerbani du sud-ouest de l'Arabie « excelle dans les armes ». Sur cette base, notre bon ami Samuel Bochart a émis

l'hypothèse que le nom Cerbani dérive d'un mot phénicien désignant l'esprit de guerre ; en hébreu, qui est lié, le mot bataille est « *qerab* ». Forster approuve le raisonnement de Bochart, mais préfère une dérivation de l'arabe classique « *harb* » = « guerre ». Allant plus loin, il postule que les Cerbani sont identiques à la tribu arabe « Arabarb », eux-mêmes belliqueux (dit-il).

Forster pense que l'ancienne Mecque appartenait aux *harb* (*harbi/guerriers*), bien que la preuve soit aux mieux circonstancielle. Il convient avec Bochart que les Cerbani de Pliny sont identiques aux Carbae mentionnés dans la description de la côte de la mer Rouge (cf. chapitre infra, Diodore de Sicile et la Kaaba) par Agatharchides ; mais du point de vue du contexte, il est peut-être plus facile de situer les deux au Yémen, près des Sabéens, plutôt que dans les environs de La Mecque. Pendant ce temps, les *harbi/guerriers* n'entrent dans l'histoire qu'avec l'Islam, des siècles après que Pliny eut décrit les Cerbani. Ils ont eu une forte présence dans le Hedjaz depuis lors, mais rien ne les attache à l'ancienne Mecque. Néanmoins, Forster suppose que La Mecque était leur ville; en effet leur capitale. Il suppose également que la Mecque est la Macoraba de Ptolémée. Par conséquent, il dérive de la même racine que « *harb* » : Macoraba is muḥārib (*ah*), guerrier. La Mecque serait alors « une abréviation idiomatique » de ce nom original.

Comme nous l'avons vu, la représentation de l'arabe ḥ par le grec k semble peu probable. Mais c'est le moindre des problèmes de Forster dans son infime fil d'inférence. Son affirmation encore plus grande que le Cerbani / Ḥarb sont le Qedar biblique est également sans fondement. Son petit-fils, le romancier EM Forster, disait modestement l'ancien recteur « avait l'inconvénient de reposer sur la recherche imparfaite. » On pourrait plutôt dire que le livre de Forster est un hommage à des œuvres comme Samuel Bochart, Phaleg, la théologie de tissage et de l'histoire avec beaucoup d'imagination, mais pas beaucoup de rigueur.

LA MECQUE LE GRAND CHAMP DE BATAILLE (MAKKAH RABBAH)

Alors que Forster bavardait avec Bochart, la communauté orientaliste commençait déjà à l'oublier. Environ vingt ans plus tard, lorsque le radical néerlandais Reinhart Dozy (m. 1883) s'est approché de Macoraba, il l'a fait dans des géographies récentes en allemand, y compris celle de Carl Ritter. Mecque. Ce qui manquait à ces régions, c'était toute tentative d'étymologie. Dozy en proposa un pour Les Israélites à La Mecque (1864), son application hors du commun de la critique biblique à l'étude des origines de l'islam.

Dozy considère les racines arabes possibles pour Makkah et les rejette rapidement: le nom doit donc provenir de l'extérieur de l'arabe. Il raconte que les orientalistes ont parfois rejeté l'identification de Macoraba avec La Mecque parce que la tradition historique musulmane les amène à penser que la ville de La Mecque avait été fondée trop tard pour que Ptolémée l'ait connue.

Reinhart Dozy accepte, mais avec un tour de force : selon lui le nom Makkah existait avant la ville. Macoraba est le Hebrew « *makkah Rabba* », 'grand abattage', comme dans 2 Chronicles 13 :17 et 11 :33 numéros. La Mecque a été construite sur le site d'un grand champ de bataille. "Pas étonnant que les Arabes, qui ne connaissaient pas l'hébreu, ne pouvaient pas expliquer le nom !"

Pour Dozy, ce champ de bataille est celui du Tanakh où la tribu israélienne des Siméonites a défait les Cananéens. Le Tanakh rapporte qu'ils ont « détruit » (*ya ḥarimu*) les Cananéens et leur ville, qui s'appelle *puniment ormah*. La ville n'est pas identifiée, mais Dozy la rapporte à l'arabe *ḥaram*, le sanctuaire de la Mecque.

Il soutient donc que les Siméonites ont conquis le pays où la Mecque finirait par pousser. À travers ce récit, il est capable d'expliquer certains parallèles entre le rituel musulman et les anciennes pratiques israélites en tant que résidus d'une conquête israélite.

Inutile de dire que le livre de Dozy n'a pas convaincu ses collègues orientalistes, bien qu'il ait scandalisé de nombreux lecteurs juifs. Il est curieux que Dozy retourne à La Mecque, une Rabbah si évocatrice de celle de Bochart, mais à travers un schéma aussi différent. Cela ne devrait peut-être pas nous surprendre: Bochart et Dozy ont tous deux travaillé avec l'hébreu, utilisant le Tanakh comme texte fondamental pour leurs recherches plus larges sur l'histoire du Proche-Orient. Indépendamment, semble-t-il, ils ont tous deux vu la rabbah à Macoraba parce que leur formation les avait incités à penser de manière hébraïque.

LA MECQUE LA CAPITALE (MAKKAH RABBAT BANĪ MALIK)

Les conclusions de Dozy ont peut-être été tournées en dérision, mais ses commentaires sur Macoraba ont attiré l'attention d'Aloys Sprenger (m.1893), dont la carrière de chercheur, de traducteur et de principal le conduisit entre l'Europe et le nord de l'Inde. Dans son ancienne géographie arabe (1875), Sprenger résume la rabbah de Dozy à La Mecque et donne une réplique: l'élément - raba a le sens de 'capitale', comme dans Rabbat-Moab, l'ancienne capitale de Moab. Nous pourrions ajouter un deuxième exemple, Rabbat-Ammon pour les Ammonites.

Mais dans les deux cas, la formule est Rabbat-X, capitale de l' untel . Cela ne semble pas être vrai pour Macoraba, qui est simplement «la Mecque, la capitale ».

Sprenger prévoit cela : la Mecque appartenait aux Banu Malik et le nom officiel complet de la ville est enregistré dans Natural History de Pliny (§6.157) en tant que Mariaba Baramalacum *, Makkah-rabba (t?) - banī-Malik .

Tout d'abord, il convient de souligner que Sprenger a changé le schéma qu'il passe de Rabbat-X à Town-Rabbat-X afin d'intégrer La Mecque à Macoraba et Mariaba. Cela vient s'ajouter à une faiblesse de sa source: Mariaba Baramalacum souffre d'une orthographe incohérente dans les manuscrits de Pliny. L'édition Loeb contient Maribba Paramalacum, que l'éditeur interprète en outre comme deux noms distincts ; de même une traduction en anglais cède indépendamment «Marippa,... appartenant aux Palamaces».

Sprenger déduit d'un texte instable. Et même si nous prenons Pline pour acquis, sa description nous fait descendre le long de la côte de la mer Rouge, après les Minaeans, avant d'atteindre Mariaba Baramalacum; sachant que les Minéens se trouvaient dans le nord du Yémen, Mariaba Baramalacum se trouverait bien au sud de La Mecque et de Macoraba. Sprenger ne compense pas la prononciation probable du marqueur féminin t dans la construction Rabbat-X. Il n'explique pas dans cette section pourquoi l'arabe banī devrait être représenté par un bara grec, mais dans une section ultérieure du Banu Malik, il explique qu'il s'agit du barreau araméen, qui signifie «fils de». Certes, cependant, le pluriel de bar devrait être bnay , ce ne serait donc pas une explication, même si nous avions des raisons de placer un nom araméen à La Mecque.

En bref, Sprenger crée un motif jordanien qui ne correspond pas tout à fait à un nom Hejazi. Il le modifie donc pour correspondre à une orthographe incertaine d'un nom étranger non-grammatical au Yémen. Tel est l'attrait de Macoraba.

LA MECQUE DU TEMPLE (* MIKRĀB)

Jusqu'à présent, la spéculation sur Macoraba a été travaillée avec l'hébreu, l'arabe et l'araméen, qui étaient tous disponibles pour les orientalistes avant le milieu du XIXe siècle. De nouvelles possibilités se sont ouvertes en 1841, lorsque deux érudits allemands ont publié leurs recherches indépendamment, déchiffrant une autre langue ancienne: le vieux sud-arabe. Cette langue, ou plutôt une petite famille de langues étroitement apparentées, était parlée au Yémen et survit principalement grâce à des inscriptions.

Eduard Glaser (m. 1908), un archéologue de Bohême dont les travaux au Yémen ont fait œuvre de pionnier, a probablement été le premier à appliquer le vieil arabe du Sud à Macoraba. Il a écrit un résumé de l'histoire et de la géographie de l'Arabie (1890) dans lequel il affirme avec assurance que La Mecque est Macoraba et que Macoraba est dérivé d'un mot comme **mikrāb*, qui signifie «temple». En fait, Glaser va plus loin : il relie Macoraba à Mochorbae, un port mentionné par Pline. Il propose que Mochorbae soit un Jedda moderne et porte le nom de Macoraba, qui lui a servi de port.

Nous pouvons immédiatement rejeter la deuxième affirmation, car le Mochorbae de Pline ne se trouve pas dans le Hedjaz, mais dans le sud-est entre Oman et Hadramawt: un autre avertissement pour ne pas laisser nos fantaisies étymologiques avant le texte. Pourtant, l'étymologie de Glaser pour Macoraba mérite une réponse. Son *mikrāb* n'est évidemment pas l'arabe classique, mais un ancien mot du sud-arabe pour « temple ».

MKRB (N) dans les inscriptions ; comparez *mekuerab* éthiopien, également « temple ». Dans cette mesure - si nous supposons que Macoraba est la Mecque et si nous supposons que La Mecque était un site sacré vieux de plusieurs siècles - le nom pourrait peut-être lui convenir.

Le problème est alors d'expliquer comment un nom avec une ancienne dérivation sud-arabe a été planté dans le Hedjaz ?

Martin Hartmann (m.1918) a tenté de donner une telle explication. Il a enseigné l'arabe et écrit des études islamiques à Berlin après une carrière dans les services diplomatiques. *The Arabic Question* (1909), l'un de ses livres, a été qualifié par son biographe de « grande corbeille de ruminations archéologiques, philologiques et historiques sur l'Arabie ». Hartmann observe que, selon les débuts de la tradition musulmane, des tribus sont venues périodiquement du Yémen et se sont établies ailleurs dans la péninsule, y compris à La Mecque. L'implication est que Macoraba-comme-la Mecque était autrefois contrôlée par des personnes qui parlaient vieux sud-arabe. D'autres recherches ont montré que les migrations sont plus que légendaires, mais elles ont commencé au troisième siècle, longtemps après Ptolémée. De plus, d'après leurs inscriptions dans la péninsule et leurs noms enregistrés par des étrangers, il semble que les migrants ne parlent pas le vieux sud-arabe, mais quelque chose de plus proche de l'arabe classique. Si nous voulons une dérivation ancien sud-arabe pour Macoraba, nous devrions vouloir voir des preuves - plus qu'une inférence - que la langue était réellement parlée dans la région.

Mikhaïl D. Boukharine, de l'Académie des sciences de Russie, a récemment formulé une autre objection. Il dit qu'il est peu probable que Macoraba soit sud-arabe * *mikrāb*, car le k des langues sémitiques est rarement représenté par la lettre kappa (k) en grec.

Si je comprends bien, les grecs percevaient le k sémitique comme leur lettre aspirée chi (kh), de sorte que, par exemple, le nom arabe Malik serait transcrit en grec en tant que Melekh, pas Melek . Ce serait une autre raison de douter de notre hypothèse selon laquelle la Mecque est Makoraba : pourquoi pas * Makhoraba ?

Au minimum, cela devrait servir d'avertissement pour consulter les experts en linguistique historique et comparée lorsque nous partons à la recherche d'étymologies.

La propre suggestion de Bukharine selon laquelle Macoraba est dérivée de l'arabe pour 'West' (maghrib) reste hypothétique, mais elle nous rappelle également combien de

possibilités de dérivation pourraient se situer au-delà de La Mecque, si seulement nous pouvions sortir des sentiers battus construits par Bochart.

Il est intéressant de noter que l'idée de Glaser a semé la confusion, car son temple * *mikrāb* ressemble tellement au temple «*Machrab*» proposé par Assemani et popularisé par Konrad Mannert. Même un commentateur aussi savant qu'Adolf Grohmann (1928) les confond.

Dès 1911, Martin Hartmann fut poussé à préciser la différence dans une courte lettre à un journal orientaliste. Il a correctement compris que «*Machrab*» était une tentative de transcription de *mihrāb* et l'a correctement rejeté. En comparaison, dit-il, la vertu de * *mikrāb* de Glaser est-ce qu'il est basé sur des inscriptions du sud de l'Arabie, auxquelles Mannert - et ensuite Forbiger - n'auraient pas eu accès. Cette lettre est une des premières preuves de l'influence durable de Mannert sur la communauté orientaliste au sens large, ainsi que de l'attention croissante portée à Macoraba, non pas une curiosité antiquaire, mais un lieu de débat philologique.

Grâce à Glaser, Hartmann et d'autres commentateurs au tournant du siècle, *mikrāb* devint l'étymologie privilégiée de Macoraba. Cela semblait lier l'antiquité de La Mecque, le succès de son temple, le nom donné par Ptolémée et (par abréviation) le nom que connaissaient les musulmans. Les érudits ont peut-être également eu plaisir à recruter du vieux sud-arabe pour l'étude de l'Islam ancien, tout comme certains érudits recrutent de nos jours le syriaque, sans vraiment comprendre les limites d'une telle approche.

LA MECQUE NOUS RAPPROCHE DES DIEUX (MUQARRIBAH)

Le *mikrāb* de Glaser reste la dérivation la plus populaire, mais ce n'était pas la dernière. Plus de soixante ans plus tard, le chercheur iraquien Jawad Ali (m.1987) a présenté une variation du vieux thème de l'Arabie du Sud dans son «*Histoire fondamentale abrégée des Arabes avant l'islam*» (1951-1933). Cette étymologie semble être la plus récente, et elle est la première à avoir été proposée en arabe. L'argument d'Ali commence au Yémen. Nous savons par des inscriptions qu'un haut responsable était le MKRB, peut-être prononcé * *mukarrib*.

Les érudits écrivant après Ali ont suggéré qu'il était un grand roi ; Ali semble penser qu'il était un arbitre du genre de celui que l'on trouve dans le Hedjaz avant l'Islam. Quoi qu'il en soit, Ali spéculé que la justice de * *mukarrib* était la justice des dieux et il a rapproché le peuple de ces dieux. En arabe classique, une personne qui rapproche des choses est un *muqarrib*. Ali pose que tel est le sens de la vieille *mukarrib* * sud-arabe. Il tourne ensuite son attention vers la Mecque. Comme la * *mukarriba*. La Mecque a rapproché les gens des dieux: c'était un sanctuaire religieux avant l'Islam. En conséquence, dit-il, la Mecque a gagné l'épithète «*al-Muqarribah*», l'endroit qui nous rapproche des dieux. Il souligne que les lieux saints attirent des épithètes: en arabe, Jérusalem est connue sous le nom de "Le Saint" et "Le Saint Sanctuaire". Cela est évident, mais le reste de l'argument d'Ali pose de graves problèmes. D'une part, même si nous reconnaissons que Macoraba est Muqarribah, le changement des voyelles est si frappant que nous devrions avoir besoin d'une explication. D'autre part, la racine arabe permettant de rapprocher les choses est la même dans le Vieux Sud-arabe : QRB, pas KRB.

La signification littérale du mot * *mukarrib* est incertaine, mais la racine KRB suggère que cela a quelque chose à voir avec les rites sacrés. Il est peu probable que le mot *muqarribah* soit pertinent.

Curieusement, les lexicographes arabes classiques nous disent que leur racine KRB peut en effet signifier approche et proximité. Cela ne justifie pas l'argument d'Ali, car il reste entièrement spéculatif. Il suppose mais ne démontre pas que Macoraba devrait être identifié à La Mecque. Il n'essaie pas de montrer que la Mecque, ni aucun autre lieu saint,

a toujours été connu pour être un lieu qui rapproche les choses. Ali commence par supposer que Macoraba est la Mecque, puis élabore une explication ad hoc pour rapprocher ces deux noms différents.

LA MECQUE ET LA COLLINE SAINTE (MAKRŪB)

Voilà pour les étymologies; mais il a été suggéré que la tradition historique musulmane médiévale conserve le sombre souvenir d'un lieu appelé Macoraba. Cela a été proposé par Jan Retsö, un arabiste de l'université suédoise, dans son ouvrage intitulé : *The Arabs in Antiquity* (2003). Il fait référence à l'historien al-Azraqî de la Mecque, qui date du IX^e siècle, et à ses *Contes de la Mecque (akhbâr Mecca)*, qui incluent des récits sur la Kaaba dans l'Antiquité. Al-Azraqî raconte :

«Le site de la Kaaba a disparu et a péri dans le déluge entre Noé et Abraham. Son site était une colline d'argile rouge que le déluge n'a pas submergée. Pourtant, les gens savaient que le temple était situé là-bas, même si cela n'était pas confirmé. Ceux qui étaient opprimés et qui cherchaient à se protéger venaient du monde entier et l'appelaient ' *al-makrûb* '; il y avait peu de ceux qui ont appelé comme ça à qui il n'a pas répondu. Les gens ont fait un pèlerinage sur le site du temple jusqu'à ce que Dieu ait donné son emplacement à Abraham quand il a voulu que le temple soit reconstruit et que sa vraie religion et ses lois soient rétablies. Depuis que Dieu a envoyé Adam sur Terre, son temple n'a jamais cessé d'être glorifié et sanctifié nation par nation, religion après religion; et avant Adam, les anges s'y rendaient en pèlerinage ».

Retsö en déduit qu'al-Azraqî n'a pas compris le sens de *al-makrûb* dans ce passage. Je suis d'accord. Habituellement, un *makrûb* est une personne anxieuse et troublée. La racine a de nombreuses applications sans rapport avec les lexicographes médiévaux, mais on ne peut en dire aucune qui convient à ce texte. Pour al- Azraqî, le nom que les gens ont appelé sur le site vide de la Kaaba était mystérieux. Retsö laisse entendre qu'al-makrûb pourrait être l'ancien nom Macoraba, transmis par la légende.

À mon avis, l'idée de Retsö est séduisante, c'est qu'il l'enracine dans un texte local: il s'agit apparemment d'une légende mecquoise rapportée par un écrivain de la Mecque, qui donne à l'évidence plus de poids que ne le méritent les spéculations aériennes sur le Vieux Sud-Arabien. Néanmoins, j'ai des doutes insurmontables quant à savoir si nous pouvons relier *al-makrûb* à Macoraba. La morphologie de *makrûb* est assez différente de celle de Macoraba, et nous avons vu qu'il est relativement peu probable que le k sémite soit rendu par k. De manière plus pressante, je ne suis pas convaincue que ce qui s'apparente à une histoire ancienne sur le sanctuaire Mecquois a beaucoup de valeur historique.

Ceux qui ont profité de Mekan Trade et d'autres études de Patricia Crone sauront que les récits médiévaux sur l'Arabie avant l'Islam ont été altérés par les forces littéraires depuis si longtemps et avec une telle intensité que même les détails les plus factuels sont remis en question. Les personnages sont échangés, les détails sont effacés pour écrire la loi et l'exégèse, et les récits sont transférés dans de nouveaux environnements. Cette activité est particulièrement énergique là où les conteurs s'intéressaient le plus: au développement du Coran, à la vie de Muhammad et à l'histoire de La Mecque.

Ce n'est pas le lieu d'expliquer comment la recherche académique théorise la tradition historique médiévale. Pour le moment, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'un mot opaque d'une histoire sacrée très tardive est peut-être trop éphémère pour être associé à un nom géographique attesté sept cents ans plus tôt. Ceux qui sont optimistes quant à l'historicité de la tradition arabe feraient bien de considérer cette anecdote dans leurs traitements de Macoraba; Je dois être prudent.

CONCLUSION : MACORABA VS MECCA

Les étymologies de Macoraba ont souvent été invoquées pour montrer que La Mecque était un site sacré bien avant l'islam. En pratique, les spécialistes ont supposé que La Mecque fût un ancien lieu saint, ils ont supposé que La Mecque fût Macoraba et ils sont allés chercher des étymologies pour s'aligner sur ces hypothèses.

Il est révélateur qu'après 350 ans d'expérimentation, nous ayons qu'une poignée d'étymologies incompatibles, dont aucune ne convient parfaitement. Il est également révélateur que cinq interprétations très différentes ont eu recours à des langues qui ont fleuri hors de l'ancienne Mecque : l'araméen de Sprenger, l'hébreu de Bochart et Dozy et le vieux sud-arabe de Glaser et Ali. Pourquoi, alors, existe-t-il toujours un consensus sur le fait que Macoraba est la Mecque ?

À moins que je ne me trompe, l'idée a été remarquée pour la première fois au XVII^e siècle ; au XVIII^e siècle, il se retrouva dans des encyclopédies ; et au XIX^e, c'était assez répandu parmi les orientalistes. Konrad Mannert a contribué à populariser l'idée, mais c'est probablement l'entrée d'Albert Forbiger dans l'Encyclopédie de Pauly qui a assuré sa place dans le canon de la pensée orientaliste. L'encyclopédie était si respectée qu'une nouvelle édition au nom de Pauly fut lancée en 1893 et achevée en 1978 ; encore un autre a été lancé en 1996, qui produit toujours des volumes. Les deux ont eu des entrées sur Macoraba; les deux déclarent qu'il est la Mecque. Grâce aux Pauly, nous pouvons également retracer l'évolution des attitudes à l'égard de la dérivation de Macoraba. Bien que Forbiger se soit contenté des étymologies de Mannert, l'entrée d'Adolf Grohmann (1928) est un relevé dense d'hypothèses depuis Mannert, qui privilégie *mikrāb*. Quelque quatre-vingt ans plus tard, la contribution d'Isabel Toral-Niehoff va droit au consensus : « Selon Ptolémée 6,7,32, ville du nord-ouest de l'Arabie Félix, déjà assimilée à la Mecque. Basé sur la racine sémitique sud mkrb ('temple', 'sanctuaire' mais aussi 'autel'). À la Mecque préislamique, il y avait un temple pour le dieu de la lune Hubal, adoré par les tribus du quartier »

C'est une illustration merveilleuse du triomphe de *mikrāb* : ce que personne n'aurait pu imaginer dans le premier Pauly a ensuite été présenté comme l'hypothèse la plus forte dans le second et le fait incontesté dans le troisième. Comme nous l'avons vu, l'historiographie de Macoraba est un embarras de richesse; Le dernier Pauly élimine le doute en réduisant notre vision à un point de vue consensuel. Je ne veux pas dire que Toral-Niehoff a eu tort: son rôle consistait à énoncer le consensus pour le compte rendu, ce qu'elle a fait. Mais lorsqu'un consensus perdure par inertie et non par mérite, les encyclopédies peuvent aider les interprétations à survivre à leur utilité.

Quand les orientalistes sont venus écrire leur propre référence centrale, l'Encyclopédie de l'Islam (1913-1938), Macoraba = Mecca, a été reproduite par Henri Lammens et AJ Wensinck dans leurs entrées à La Mecque et à la Kaaba; Cela a été répété dans la deuxième génération de l'Encyclopédie (1960-2005) de Wensinck et de W. Montgomery Watt. La troisième édition est en cours depuis 2007, avec les mêmes normes rigoureuses que ses prédécesseurs (voir par exemple l'entrée dans le «Hājib», à paraître). Les nouvelles entrées sur La Mecque et la Kaaba n'ont pas encore été publiées, mais on peut raisonnablement s'attendre à ce qu'elles maintiennent l'équivalence traditionnelle de La Mecque avec Macoraba, ce qui confirme une hypothèse très ancienne et très fragile au XXI^e siècle.

Il n'est pas impossible que la Mecque soit Macoraba, mais pour l'instant, étant donné l'état du terrain, il n'existe aucun moyen rigoureux de rapprocher les deux noms. Il est plus

facile de conclure que ce sont des endroits différents. Patricia Crone semble être justifiée, et j'espère que cet article sera un deuxième petit pas vers le renversement du consensus.

Bibliographie

- Jawād 'ALĪ, *al- Mufaṣṣal fī Ta'rīkh al-'Arab qabl al-Islām* , vol. 4, 2e éd. (1993), 9-10.
- Giuseppe Simone ASSEMANI, *Bibliotheca Orientalis* , vol. 3 partie 2, *De Syris Nestorianis* (1728), 561 , cf. 583 .
- Muhammad al-AZRAQĪ, éd. Ferdinand Wüstenfeld, *Chroniken der Stadt Mekka [Akhbār Makkah]* (1858), p . 20.
- Samuel BOCHART, *Geographia Sacra* , vol. 1, *Phaleg* (1651), 237 .
- Mikhail D. BUKHARIN, « La Mecque des routes caravanières », 115-34 dans Angelika Neuwirth et al. (eds.), *Le Coran en contexte* (2009), 112.
- Caspar CALVÖR, *De Variis Orbis Religionibus* (1705), 1094 .
- Patricia CRONE, *Le commerce Meccan et la montée de l'islam* (1987), 134-6 .
- Reinhart DOZY, *De Israelieten te Mekka* (1864), 80-1 , 94-5 .
- Joseph ECKHEL, *Doctrina Numorum Veterum* , première partie, vol. 3 (1794), 503 .
- Albert FORBIGNER, «Makoraba», in *Real-Encyclopädie* , vol. 4 (1846), 1346 .
- Charles FORSTER, *Géographie historique de l'Arabie* , vol. 1 (1844), 265-6 .
- Eduard GLASER, *Skizze der Geschichte et Geographie Arabiens* , vol. 2 (1890), 87 , 235 .
- Jacob van GOOL, *Alfraganus* (1669), 98, cf. 235.
- Adolf GROHMANN, «Makoraba», dans *Paulys Realencyclopädie* , vol. 14: 1, “Lysimachos - Mantike” (1928), 807-8 .
- Martin HARTMANN, *Der Islamische Orient* , vol. 2, *Die Arabische Frage* (1909), 121-2 .
- “Makoraba. Eine Abwehr und eine Warnung ”, dans *Orientalistische Literaturzeitung* 6 (1911), 281-22 .
- AHL HEEREN, *Historische Werke* , vol. 11 (1824) 111 .
- Johann Samuel HEINSIUS (pub.), *Atlas Historisch-Politisch-Geographischer* , vol. 7 (1747), 1006-7 .
- Henri LAMMENS et AJ WENSINCK, «La Mecque», dans *Encyclopédie de l'islam* .
- Konrad MANNERT, *Geographie der Griechen und Römer* , vol. 6 partie 1 (1799), 113 .
- Antoine-Augustin Bruzen de la MARTINIÈRE, *Grand Dictionnaire Géographique* , vol. 5 partie 2 (1735), 15 , 235-7 .
- William MUIR, *La vie de Muhammad* (1858), 131 n.
- Jan RETSÖ, *Les Arabes dans l'Antiquité* (2003), 438 et n. 61 sur 450.
- Carl Ritter, *Erdkunde* , vol. 12 (1846) 15, 231.
- Friedrich CL Sickler, *Handbuch der alten Geographie* (1824), 768 .
- Isabel TORAL-NIEHOFF, « Macoraba », dans *Brill's New Pauly* (1996—).
- Aloys SPRENGER, *Auteur, Géographie Arabiens* (1875), 155 , 210 .
- W. Montgomery WATT, «Makka», dans *Encyclopédie de l'islam, deuxième édition* .
- AJ WENSINCK, «Ka'ba», dans *Encyclopédie de l'islam* .
- AJ WENSINCK et Jacques JOMIER, «Ka'ba», dans *Encyclopédie de l'islam, deuxième édition* .
- Hermann von WISSMANN, « Makoraba », *Paulys Realencyclopädie* , Supplément, vol. 12 (1970), 792.
- YĀQŪT al-Ḥamawī, éd. Ferdinand Wüstenfeld, *Mu'jam al-Buldān* , vol. 4 (1869), 616.
- Johann Heinrich ZEDLER (publié), *Grosses vollständiges Universal-Lexicon* , vol. 20 (1739), 8 .

Editions consultées de la géographie de Ptolémée

Grec: —Ed. Karl Friedrich August Nobbe (1845), 105 .

Latin :—Valencia BH Mme 0693, Italie (1477), 44r.

—Nancy Mme. 354, France (15ème siècle), 118v.

- ed. Nicolaus Germanus (1482), np

- ed. Henricus Petrus (1540), 115.

—ed. Vincenzo Valgrisi (1562), 222 .

Anglais

Edward Luther Stevenson, *Geography* (1932), 139. (*Cette traduction est cependant largement discréditée.*)



DIODORE DE SICILE ET LA KAABA

“ Hiéron d'hagiōtaton hidrutai, timōmenon hupo pantōn Arabōn perittoteron. ”

“ Un temple très sacré a été établi là-bas et est hautement vénéré par tous les Arabes. ”

—Diodorus Siculus, tr. Stanley M. Burnstein

Les sources littéraires anciennes n'ont pas grand-chose à dire sur la côte de la mer Rouge en Arabie. Un roi d'Égypte, Ptolémée II Philadelphie (283 à 46 av. J.-C.), envoya une mission d'enquête sur la côte pour cartographier la région avant de lancer ses campagnes dans le nord de l'Arabie. L'expédition, dirigée par un certain Aristōn, a produit un rapport destiné à un usage militaire. Le rapport a disparu, mais on suppose généralement qu'il a été la source principale de l'historien et géographe Agatharchides (IIe siècle avant notre ère) dans son ouvrage phare, Sur la mer Rouge. Cela aussi a disparu, mais une partie du texte a été préservée et reprise dans trois études ultérieures : la Bibliotheca Historica de Diodorus Siculus (Ier siècle avant notre ère), le Geographica de Strabon (1er siècle), et beaucoup plus tard - mais sans doute le mieux conservé- la Bibliotheca of Photius (9e). Ces trois sources, lues côte à côte, donnent une idée de ce qu'Agatharchide avait à dire sur la côte occidentale de l'Arabie.

Selon Agatharchides, quelque part **au sud du golfe d'Aqaba** se trouve une baie ou golfe (kolpos) qui traverse l'intérieur d'environ 500 stades - un nombre très improbable d'environ 90 km. La bouche est trop escarpée pour être traversée par les navires. Autour de la baie vit un peuple de chasseurs appelé Batmizomaneis ou Banizomeneis. Diodore mentionne de manière unique qu'un **"temple très sacré a été établi là-bas et que tous les Arabes le vénèrent"**. Quelques commentateurs modernes ont identifié ce temple avec la Kaaba, qui - selon la tradition islamique - les "Arabes », universellement vénéré bien avant la vie de Muhammad. Le premier à faire cette identification était probablement Edward Gibbon, qui était si confiant dans la connexion qu'il admit sa surprise que personne ne l'avait vue auparavant.

Mais Gibbon s'est trompé.

Alors que nos sources quittent la baie, vers le sud, le long de la côte, elles rencontrent les terres d'un peuple appelé les **Thamūd** (Thamoudnoi). Nous n'avons pas de frontières fixes pour les terres occupées par les Thamūd, mais des sources antiques et islamiques les situent au nord-ouest de la péninsule, non loin des Nabatéens et de l'Arabie Petraea.

Gibbon place explicitement le temple entre le Thamūd au nord-ouest et les Sabaeans au Yémen - une zone pouvant inclure la Mecque -, alors qu'une lecture plus attentive de la tradition Agatharchides place la baie et son temple tant vanté au nord du Thamūd.

Tenant compte de ces paramètres, des spécialistes plus récents ont suggéré la longue baie rocheuse près de Wadi Aynuna. Cela correspond assez bien à la description, sauf qu'il est loin de 500 stades de long.

Personnellement, je me demande si la baie d'Agatharchides pourrait s'étendre jusqu'à Aynuna en provenance de l'île de Tiran, où le golfe d'Aqaba s'ouvre sur le littoral de la mer

Rouge. Le groupe de péninsules, d'îles et de récifs à ce moment-là peut avoir présenté un passage dangereux pour les navires anciens, en résonance avec son récit. De là, un voyageur aurait suivi la côte jusqu'à Aynuna, allant «à l'intérieur des terres» selon la vision d'Agatharchides, avant de virer brusquement vers le sud-est sur une côte relativement droite. Même cela ressemble plus à 300 stades que 500, et extrêmement spéculatif d'ailleurs. Nous pourrions ne jamais savoir avec certitude de quel endroit Agatharchides parlait. Les Batmizomaneis restent un mystère, tout comme leur temple.

Il peut être tentant de conserver la description du temple tout en écartant le contexte géographique. Sur ce point de vue, Agatharchides / Diodore avait à moitié raison: il y avait un temple «très sacré» et «très vénéré par tous les Arabes», mais il se trouvait à La Mecque, pas au nord-ouest. Malheureusement, il s'agit d'appuyer le plus lourdement sur le point le plus faible de la source. Il est tout à fait plausible qu'il y ait eu un temple prospère dans le nord-ouest, alors qu'il est crédible que tout temple, où que ce soit, aurait dû être «vénéré par tous les Arabes».

La tradition historique islamique médiévale présente la Kaaba comme le plus grand temple de l'Arabie ancienne, datant des siècles. Quels que soient les mérites et les pièges de cette tradition, les sources les plus anciennes ne confirment manifestement pas ce point. S'il y avait vraiment un temple centripète tout au long du millénaire entre Ptolémée II et Muhammad, alors Agatharchides / Diodore est la seule et unique source ancienne qui pourrait le décrire explicitement, et même qui le place au mauvais endroit. Les sources littéraires de l'Arabie antique sont étrangères et trouées, mais elles ne sont pas complètement ignorantes. À mon avis, leur incapacité à reconnaître un temple panarabe serait un oubli surprenant.

Nous pouvons bien sûr choisir de supprimer le contexte géographique afin de récupérer une phrase commode. Mais il serait beaucoup plus facile - plus parcimonieux - de laisser la géographie se maintenir tout en modérant la signification du temple. Agatharchides et sa (ses) source (s) étaient des personnes extérieures qui s'intéressaient plus à la cartographie des territoires qu'au catalogage des pratiques religieuses. La déclaration sur le temple doit être lue comme une simple exagération. Il y avait un temple réussi près d'une baie au nord-ouest de l'Arabie. Diodorus ne mentionne pas la Kaaba.

Sources

Photius, Diodorus et Strabo (anglais): Stanley M. Burnstein (tr.), Agatharchides of Cnidus: sur la mer d'Erythrée (1989), 132-173 , en particulier. 152-3 (§92).

Photius et Diodorus (grec avec latin): Karl Müller (éd.), Geographi Graeci Minores , vol. 1 (1855), en particulier 180-1 (§90) .

Diodorus (grec avec anglais): CH Oldfather (tr.) Diodorus of Sicily , vol. 2 (Loeb 1935), en particulier 216-7 [anglais].
Strabon (grec avec anglais): Horace Leonard Jones (tr.), La géographie de Strabon , vol. 7 (Loeb 1930), en particulier 342-3 [anglais].

Lectures complémentaires

Jan Retsö, Les Arabes dans l'Antiquité (2003), 295-300 .

Edward Gibbon, Decline and Fall , vol. 5 (1788), 190-1 et n. 45 .



DABANEGORIS REGIO

Un Canis flumine, Iuba,... gens Taludaei, Dabanegoris regio, Monseigneur Orsa cum portu... ”

“Après la rivière Dog's River, selon Juba, il y a... la
tribu Taludaei , le district Dabanegoris, le mont Orsa avec son port...”

—Pliny l'Ancien, tr. Harris Rackham

Pline l'Ancien (décédé en 79) est indispensable pour les étudiants de l'ancienne Arabie. Officier militaire et administrateur du premier empire romain, il était également un érudit aux intérêts variés. Ses travaux sur l'histoire romaine, la tactique militaire et la rhétorique politique ont été perdus, mais son œuvre, qui a survécu, est également le plus long de tous les textes conservés en latin classique: une histoire naturelle cela voulait dire décrire la nature dans son ensemble et les nombreuses façons dont nous la rencontrons. Cette ambition encyclopédique le conduit à écrire de longs passages sur la géographie, qui constituent depuis le Moyen Âge des sources fondamentales pour les géographes historiques. La description de Pline de la péninsule arabique est convaincante et parfois corroborée par d'autres écrivains anciens. Il n'y a aucune raison de penser que Pliny ait lui-même effectué des travaux sur le terrain en Arabie; il s'est appuyé sur des études antérieures, citant souvent les travaux populaires de Juba II.

Avant de monter sur le trône de Mauritanie au Maghreb, Juba (décédé le 23) était un jeune exilé livresque à Rome qui écrivait sur des sujets aussi divers que l'archéologie, la linguistique, la peinture et la musique. Il n'était pas lui-même un Maurétanien, mais il était issu d'une lignée royale du royaume voisin de Numidia, ce qui était une sorte de qualification; et pour sceller l'accord, il était marié à une princesse égyptienne, fille de Cléopâtre et de Marc Antoine. Ces références africaines étaient suffisantes pour que l'empire romain l'installe comme un monarque amical. Juba a ensuite utilisé ses pouvoirs académiques pour cartographier son nouveau royaume, de l'Atlantique à l'Atlas et ses voisins de l'Est jusqu'en Égypte.

Les études de Juba sur l'Afrique du Nord l'ont établi dans la sphère intellectuelle romaine en tant qu'autorité dominante sur la moitié méridionale du monde connu. Augustus a donc recruté son expertise pour une expédition à la frontière orientale de l'Empire. Consultant des marchands et des intellectuels locaux, ainsi que les bibliothèques d'Alexandrie et de Cappadokia, Juba a écrit son prochain ouvrage majeur, une étude des routes commerciales qui passent de l'Arabie à l'Inde. Juba n'a pas voyagé lui-même à travers l'Arabie, mais sa description de la péninsule est devenue une source majeure pour d'autres écrivains classiques, en particulier Pline, né autour de l'année de la mort de Juba.

Parmi les endroits dans la description de l'Arabie par Juba figure Dabanegoris regio , «la région de Dabanegoris ». En 1970, le géographe Hermann von Wissmann a proposé que ce soit le territoire appartenant à la Quraysh:

« La Mecque et ses environs. Dabanegoris signifierait alors littéralement «ce qui appartient aux Fils de Quraysh».

Cette dérivation ne peut pas être arabe; En fait, dhū banī Quraysh voudrait dire tout le contraire, «celui qui possède les Fils de Quraysh». Wissmann l'avait plutôt tirée de l'ancien sud-arabe, une famille de langues qui dominait le Yémen au cours des siècles précédant l'islam. Dans ce cas, Dabanegoris serait quelque chose comme \underline{D} BN QR (Y) Š. Une telle construction serait grammaticalement correcte, mais Wissmann n'a pas expliqué pourquoi une région de l'Arabie occidentale devrait être connue sous un nom du sud de l'Arabie. Et c'est le moindre de ses problèmes.

Tout d'abord, Dabanegoris aura été modifié selon les règles de la grammaire latine. Les noms latins véhiculent des informations grammaticales en modifiant la façon dont ils se terminent, comme le savent de nombreux écoliers. Dans le terme Dabanegoris regio, le mot regio «appartient» au mot Dabanegoris, nous devrions donc nous attendre à voir ce dernier dans le cas du génitif; et heureusement, la fin - oris suggérerait qu'il s'agit d'un nom génitif singulier dans la prétendue troisième déclinaison. Si nous inversons l'ingénierie Dabanegoris dans le cas nominatif, afin que le mot puisse rester autonome, nous devrions nous attendre à trouver une fin un peu différente : peut-être * Dabanegos. Vous pouvez voir le problème : Wissmann lire Qu Resh en Dabanego ris, mais - Oris est une déclinaison, ne fait pas partie intégrante du mot racine. Si Dabanegoris regio est «la région de Dabanegos», il ne reste plus de place pour les Quraysh.

De plus, comme Patricia Crone l'a observé, le terme « Fils de Quraysh » (Banū Quraysh) est un peu défectueux. 'Quraysh' est le nom de la tribu, pas un patriarche au sein de la tribu, donc le patronyme 'Fils de Quraysh' n'aurait eu aucun sens pour personne. En pratique, si les Quraysh voulaient un patronyme, ils s'appelleraient eux-mêmes les «Fils de Fihri», car Fihri était un patriarche. Wissmann avait besoin de l'élément banū pour fabriquer Da Bane goris, mais il n'y a pas de bonne raison pour qu'il soit là.

Même si nous approuvions la lecture du nom par Wissmann, les détails de la géographie seraient toujours contre. Pline, citant Juba, suit la côte d'Arabie de Charax dans le golfe Persique, autour d'Oman, en passant le nom de Dabanegoris regio. Juba admet que ses sources n'ont pas pleinement navigué sur le littoral, qui est trop rocheux, mais suffisamment de détails sont corroborés par d'autres sources anciennes pour que nous puissions raisonnablement avoir confiance en sa précision. Il est clair que Dabanegoris regio appartient au sud-est de l'Arabie et non à l'ouest. Wissmann n'a pas été le premier à mal interpréter ce passage, pour quelque raison que ce soit ; mais nous ne devrions pas répéter l'erreur. Il est évident que Dabanegoris regio n'a rien à voir avec le Quraysh, et même si c'était le cas, la région ne pourrait pas inclure la Mecque.

Nous pourrions également nous demander si un peuple du nom de Quraysh aurait pu exister à l'époque de Pline, et encore moins à celui de Juba. Les débuts de la tribu sont certes clairs, tirés des traditions orales des premiers temps de la société musulmane. Nous pourrions en conclure que la tribu a pris le nom de Quraysh pour la première fois après avoir conquis la Mecque au Ve siècle ; beaucoup trop tard pour Dabanegoris regio. Là encore, les récits sur les origines sont peu fiables: il est possible que le nom Quraysh ait des racines plus profondes que le matériau semi-légendaire écrit et codifié par les érudits médiévaux dès le neuvième siècle.

Wissmann pensait pouvoir trouver le Quraysh dans les archives historiques quelques siècles plus tôt que ne le permettait la tradition orale. Les rois de Hadramawt au Yémen organisaient des cérémonies à al-'Uqlah, où ils avaient des notes commémoratives inscrites sur les rochers environnants. Une inscription (Ja 919 / RES 4862) indique qu'Il'azz Yaluṭ, fils de 'Ammzakhar, a été visité par un groupe de treize femmes portant des noms arabes, affiliées à un peuple ou à un lieu portant la mention QRŠ. Albert Jamme, qui a publié cette inscription en 1963, a postulé que ces femmes venaient des Quraysh; Wissmann a accepté.

Il est au moins plausible que les rois yéménites aient été visités par des étrangers impliqués dans la route de l'encens, qui partait de l'Inde et passait par le Yémen dans les empires du Proche-Orient. Une autre inscription indique que le même Il'azz Yaluṭ a été visité par des personnes originaires d'Inde, de Palmyre (Syrie) et de Chaldée (Irak), qui étaient probablement toutes reliées par cet itinéraire. Si Palmyrenes et Chaldéens étaient présents devant les tribunaux yéménites, il aurait facilement pu y avoir des délégués venus d'Arabie.

Il'azz Yaluṭ régna, semble-t-il, au début du troisième siècle. Ce n'est pas assez tôt pour corroborer la lecture faite par Wissmann de Dabanegoris région, qui semble maintenant avoir échoué sur tous les fronts : même avec son ancienne preuve sud-arabe, le Quraysh ne serait attesté que 150 ans après Pliny et 200 ans après Juba. Et si nous autorisons la possibilité que les QRŠ soient des Qurayshs, nous sommes confrontés à un nouveau problème: pourquoi les Qurayshs devraient-ils figurer dans les archives historiques au début du troisième siècle et ensuite disparaître pendant des siècles?

Grâce à la tradition orale en arabe, nous pouvons être raisonnablement convaincus que les Quraysh existaient déjà et se sont installés à La Mecque dès le VIe siècle mais aucune source contemporaine ne les mentionne. Contrairement aux rois du Yémen et de Palmyre, les Quraysh n'ont laissé aucune trace dans les écrits de leurs voisins; leur première entrée garantie dans les archives historiques intervient après les conquêtes musulmanes, lorsque cette tribu relativement obscure fut propulsée à la gloire impériale. Dans les 400 ans qui

se sont écoulés entre le règne d'Ilazz Yaluṭ et la carrière prophétique de Muhammad, les Quraysh ne sont visibles nulle part.

C'est un problème. Si nous avons une inscription comme celle d'al-'Uqlah, mais avec une date ultérieure - environ 550 - nous pourrions plus facilement croire que les QRŠ étaient les Quraysh que nous connaissons un peu plus tard. Si nous en trouvions une autre datant de 500 et de 400 autres, toutes deux mentionnant un peuple appelé QRŠ, nous pourrions alors partir du principe qu'il s'agit d'un continuum ouvrant une voie pour les Qurayshs, qui remonte à travers les siècles. Mais tout ce que nous avons, c'est l'inscription d'Ilazz Yaluṭ - une abomination lointaine - puis le silence à travers l'Antiquité tardive. Il peut être plus facile de conclure que les QRŠ ne sont pas des Quraysh, ou du moins, qu'une telle identification serait hautement spéculative et imprudente. Les Quraysh ont été des joueurs mineurs sur la scène mondiale jusqu'à la vie de Muhammad, et La Mecque était un règlement mineur; il serait assez surprenant de les trouver à Pliny, un demi-millénaire avant l'islam.

Lectures complémentaires

Hermann von Wissmann, «Makoraba», supplément à Paulys Realencyclopädie, vol. 12 (1970), 792 .

Patricia Crone, Meccan Trade (1987), 134-5, 169.

H. Rackham, Pliny: Histoire naturelle, vol. 2 (1961), 448-51 (\$6.32).

Duane W. Roller, Le monde de Juba II et Kleopatra Selene (2003).

Albert WF Jamme, Les textes d'al-'Uqlah (1963), 37-9.



L'HOMÉLIE DE NARSAI

« *L-mā Qdešāyē aḥyānē 'nūn da-bnay Hāgār* »

«Les frères Qadeshis sont-ils avec les fils de Hagar?» -

Narai de Nisibis

Dans un article récent, j'ai affirmé que «dans les siècles qui ont précédé l'Islam, aucune de nos sources de l'antiquité tardive ne fait référence à la Mecque, ni à la tribu de

Muḥammad, les Quraysh». Presque immédiatement après sa publication, quelqu'un a pris contact pour lui demander des informations.

Exception : un livre de 1914 prétend avoir trouvé le Quraysh dans une source syriaque du Ve siècle. Si cela est vrai, ce serait très tôt. Revenons sur la prétendue source.

Narsai était un érudit chrétien décédé vers l'an 500. Il enseigna l'exégèse - interprétation biblique - dans l'actuel sud-est de la Turquie, à l'école d'Edesse puis à l'école de Nisibe. Il a beaucoup écrit et au moins 81 de ses homélies (*memrē*) ont survécu. L'un d'entre eux était un essai sombre *sur le mal de l'âge*. L'humanité est inondée de péché, dit Narsai, et incapable de compter avec sa propre dépravation. Au moins, les démons savent ce qu'ils ont fait; mais même si nos cultures échouent et que nos bâtiments s'effondrent autour de nous, nous ne parvenons pas à comprendre et à nous racheter. Nous sommes trois fois exilés - rejetés d'Eden, purgés par le déluge et dispersés de Babel - et lorsque nous sombrons dans la décadence, les rois et les roturiers tombent dans la mendicité et la famine. Dans la vie, nous sommes battus et subjugués, et la mort ne peut nous échapper: nous sommes toujours captifs de nos péchés.

Les dernières pages de cette homélie portent sur une série d'attaques dans la région d'origine de Narsai. Au cours de l'Antiquité tardive, les Sassanides et leurs voisins rRomains ont tous deux soutenu les États clients le long de la frontière avec l'Arabie, mais lorsque Kawad est arrivé sur le trône en 488, les Arabes se sont rebellés et ont lancé une série de raids en Irak, prenant esclaves et butin. Narsai les condamne amèrement; mais il souhaite faire une remarque plus générale.

Selon la légende, les peuples d'Arabie seraient descendus d'Abraham et de sa concubine Hagar, par l'intermédiaire de leur fils Ismaël. Selon Narsai, les raids en Irak ont conduit les gens à maudire les "fils de Hagar", les "Ismaélites", et à souhaiter qu'Abraham n'ait jamais touché Hagar.

Selon Narsai, c'était une erreur, car Abraham n'est pas responsable de la cruauté de ses descendants. Certaines personnes sont enclines au mal et d'autres au bien ; ce n'est pas la lignée mais l'inclination (*yaṣrā*) qui nous divise. Pour illustrer ce propos, il évoque deux autres groupes dont les violences avaient blessé la région : les Qadeshis (*Qdešāyē*) et les Tamuris (*Ṭmūrāyē*). Nous connaissons un peu ces groupes grâce à la Chronique de pseudo-Josué, composée à Edesse peu après la mort de Narsai. Non seulement les Arabes se sont rebellés pendant le règne de Kawad, dit la Chronique (tr. Trombley & Watt):

Tous les Qadishaye qui étaient sous son règne se sont également rebellés contre lui, cherchant à entrer dans Nisibis et à établir l'un des leurs comme roi; leur assaut contre (la

ville) a duré un temps considérable. Et les Tamuraye qui vivent sur le territoire persan se sont également révoltés contre lui quand ils ont vu qu'il ne leur donnait rien. Leur confiance reposait sur les hautes montagnes où ils vivaient, d'où ils descendraient pour voler et piller les villages et les marchands environnants, voyageurs et autochtones, puis pour revenir.

Si la chronique Il est vrai que les Tamuris, originaires des montagnes iraniennes, ont peut-être parlé une langue iranienne. Les Qadeshis, que Narsai appelle également le «peuple de Qadesh», sont plus énigmatiques. D'autres historiens ont déclaré que Kawad les avait délibérément installés près de Nisibe avant la révolte, mais je n'ai pas pu en trouver la source. En tout cas, nous ne semblons pas savoir quelle langue ils parlaient ni d'où ils venaient. Narsai travaillait probablement dans la ville de Nisibis lorsque les Qadeshis ont mis le siège en état de siège, et sans surprise, ses commentaires les plus féroces leur sont réservés: plus sauvages que les animaux, plus destructeurs que tous les peuples du Nord et du Sud. Pourtant, les méchants ont leur raison d'être, conclut-il: ils servent à punir nos propres iniquités et, dans le processus effroyable, nous sommes obligés de faire face à nos péchés. Le point le plus important de Narsai, cependant, est que ces deux groupes rivalisent de violence et de pillage avec les Arabes, et pourtant, ils ne partagent aucune lignée avec les Arabes. Il demande rhétoriquement:

*l-mā Qdešāyē ayānē 'nūn da-bnay Hāgār
d-bazūhy l-'ālmā beztā d-'ālbā l-de-'šma'lāyē
l-mā men abrām Dra yūbālā da-mūrāyē
d-'Abdūh l-Ātuūr emā da-malkē ayk ādītā*

Les frères Qadeshis sont-ils avec les fils de Hagar?

Ils ont pillé le monde plus profondément que les Ismaélites.

La lignée des Tamuris part-elle d'Abraham?

Ils ont fait Aššur, la mère des rois, comme un terrain vague.

La réponse à ces deux questions est non. il est clair que le mal n'est ni unique ni même particulier pour ceux qui lient leur lignée à Abraham:

*lā kīt ne'dūl lā l-abāhē w-lā la-bnayā
elā l-yaṣrā d-fāreš tartēn ābtā w-bīštā
l-yarā bīšā da-bnay Hāgār ne' dūl Khūlsā'
wa-yātīrā'tī l-'amā da-Qdeš ayūtānāyē*

N'accusons donc pas les pères et les fils,

mais l'inclination qui divise ces deux choses, le bien et le mal;

Blâmons-nous jamais pour la mauvaise inclination des fils de Hagar,

et spécialement pour le peuple bestial de Qadesh.

L'homélie du mal du temps a été publiée pour la première fois par Alphonse Mingana en 1905. Puis en 1914, avec Agnes Smith Lewis, il a co-écrit un livre sur certains manuscrits du Coran. Dans l'introduction, ils citent l'homélie de Narsai comme preuve que les Quraysh ont été mêlés aux affaires syriennes bien avant Muhammad. Ils citent certains des commentaires barbelés de Narsai contre les «fils de Hagar», puis coupent les dernières lignes ci-dessus, ce qu'ils traduisent ainsi:

*Laissez- nous toujours blâmer l'inclinaison de faute des fils de Hagar,
et surtout les personnes (tribu de) ܟܘܪܝܫ qui sont comme des animaux.*

Leur traduction est très similaire à la mienne, sauf qu'ils ont «corrigé» Qadesh en Quraysh; alors Qde š est maintenant lu comme Qreš et Qdešāyē comme Qrešāyē. Graphiquement, le changement est très faible: en Syriac la différence entre d (ܐ) et r (ܪ) est le placement d'un seul point.

Sur cette lecture, Narsai se bat contre les «fils de Hagar» en général et une tribu de Hagarene en particulier, les Quraysh. Dans la tradition islamique classique, les Quraysh étaient des descendants d'Abraham et d'Ismaël, qui avaient fondé la Kaaba à La Mecque. Au début du XXe siècle, Mingana et Smith Lewis n'avaient peut-être pas su que les Qadesh étaient attestés par d'autres sources ; confrontés à un nom dénué de sens qui ressemblait beaucoup à un nom significatif, ils ont pris un risque éclairé. Mais comme nous l'avons vu, leur «correction» a en réalité moins de sens pour le texte. Narsai prétend que les Qadesh ne sont pas des fils de Hagar, mais ils ne sont pas moins sujets au mal, car le mal est une affaire d'inclination, pas de lignage. Nous devrions également reconnaître que la tradition historique arabe, qui à d'autres égards est fascinée par La Mecque et les Quraysh, n'a rien à dire sur le siège de Nisibe. Une campagne étrangère aussi ambitieuse aurait pu inspirer des poèmes ou des légendes d'héroïsme. Tout ce qui lie le Quraysh à l'homélie de Narsai est un point mal placé.

Je voudrais remercier tout particulièrement le professeur Lucas Van Rompay, qui a eu la gentillesse de partager sa traduction en cours de Narsai. Il sera éventuellement publié dans une traduction complète des œuvres de Narsai, avec plusieurs contributeurs (voir ci-dessous). Nous serons tous plus riches pour cela. Pour l'instant, les traductions dans ce post sont les miennes.

Sources

Narsai (syriac): Alphonse Mingana (éd.), Narsai Doctoris, Syri Homiliae et Carmina (Mossoul: La Fraternité des Prêcheurs, 1905), vol. 1, 100-117 .

Narsai (Syriaque): Eshai Shimun (éd.), Homélies de Mar Narsai (San Francisco: Presse patriarcale, 1970), vol. 2, 654-79.

Narsai (anglais): Lucas Van Rompay (tr.) Dans Aaron M. Butts, Kristian S. Heal et Robert A. Kitchen (éd.), Narsai: Une traduction complète (Brigham Young University Press, à paraître).

Frank R. Trombley et John W. Watt (très), *Chronique de Pseudo-Joshua the Stylite* (Presse de l'Université de Liverpool, 2011), 19-20.

Alphonse Mingana et Agnes Smith Lewis (éd.), Feuilles de trois anciens Qurâns (Cambridge University Press, 1914), xiii.

Lectures complémentaires

Lucas Van Rompay et «Narsai» dans Brock et al. (eds.), Dictionnaire encyclopédique gorgias du patrimoine syriaque (Piscataway: Beth Mardutho, 2011), 303-4, reproduit ici.

Il existe une entrée bibliographique très utile sur Narsai sur syri.ac.



LE SAMARITAIN ASATIR

“ W-kul bnayū d-Neba'ot mlakū ... m-nahr Meṣrēm 'ad nahr Frāt wa-bnū Makah ”

«Tous les fils de Nebaioth régnerent... du fleuve d'
Egypte au fleuve Euphrate, et ils construisirent La Mecque...»

- Le samaritain Asāṭīr

Les commentateurs sur ce blog et ailleurs m'ont dit que la Mecque est nommée dans un texte samaritain du troisième siècle avant notre ère. J'ai étudié la question il y a quelque temps, mais j'ai hésité à écrire à ce sujet, car la recherche la plus importante sur cette

source a longtemps été une série d'articles en hébreu de Ze'ev Ben-Ḥayyim, et mon hébreu n'était pas assez bon pour lire ses arguments correctement. Ce n'est que maintenant que j'ai rencontré une thèse de doctorat sur la même source de Christophe Bonnard, heureusement écrite en français, que j'ai l'impression que je peux donner un aperçu des problèmes.

La première édition est parue en 1927. Elle a été réalisée par Moses Gaster, rabbin britannique et orientaliste, à partir de manuscrits acquis à Naplouse. Gaster croyait que l'*Asāṭīr* était archaïque, reflétant un stade précoce de la pensée et de la littérature samaritaines, que les Samaritains de son temps ne pouvaient plus interpréter pleinement. Il a attiré l'attention sur certaines absences du récit, telles que la révolte des Maccabées et la chute du Second Temple, qui auraient dû trouver une inclusion dans un texte ultérieur, selon l'opinion de Gaster; et il a fait valoir que le «pur araméen» des *Asāṭīr* appartenait à la période précédant le déclin de cette langue. Tout compte fait, Gaster a annoncé une date d'au plus 200 ans avant notre ère. Si cette datation était correcte, le *Asāṭīr* serait un cas remarquablement précoce d'exégèse biblique, des siècles avant les textes midrashiques familiers de l'Antiquité tardive.

La datation de Gaster est cependant intenable. L'*Asāṭīr* doit être considérablement plus tard qu'il ne le pensait. Peut-être sans surprise, il y a des moments où le texte est sciemment archaïque, sous l'influence d'anciens écrits samaritains ; mais ailleurs, la langue fait écho à l'exégèse tardive (midrashim) et même à la liturgie médiévale (*piyyuṭim*). En examinant de près, il existe plusieurs calques et mots d'emprunt en arabe, ce qui suggère que les auteurs ont parfois vécu sous le régime musulman; ce n'est pas un «pur araméen». En fait, il y a des raisons de croire l'*Asāṭīr* était en conversation avec l'érudition musulmane et juive. Outre la Mecque, le texte contient d'autres noms de lieux qui reflètent les connaissances diffusées par les géographes arabes; et quelques légendes ont des parallèles dans la tradition musulmane, mais pas dans les premiers écrits samaritains. Il est tout à fait impossible de voir l'*Asāṭīr* comme une œuvre préislamique. Aucune date sécurisée n'a été proposée, mais des spécialistes - notamment Zeev Benayayim et Christophe Bonnard - proposent une gamme allant de la fin du Xe siècle à la fin du XIe.

L'*Asāṭīr* n'est donc pas une référence préislamique à la Mecque. Pourtant, la place de La Mecque dans le texte est plutôt intéressante. Il apparaît au début du chapitre 8:

Après la mort d'Abraham, Ismaël a régné pendant 27 ans. Tous les fils de Nebaioth ont régné pendant un an du temps de Ismaël, puis 30 ans après sa mort, du fleuve d'Egypte au fleuve de l'Euphrate, et ils ont construit la Mecque; c'est pourquoi il est dit «alors que vous vous dirigez vers Aššur...».

Ce passage se base sur Genèse 25, qui rapporte qu'Abraham a eu beaucoup de fils, y compris Ismaël; et Ismaël a eu beaucoup de fils, dont le premier-né était Nebaioth (v. 13). Les Ismaélites se sont ensuite installés «de Hawilah jusqu'à Shur, qui se trouve avant l'Égypte, alors que vous vous dirigez vers Aššur» (v. 18).

De toute évidence, les *Asāṭīr* tentent de donner un sens à la géographie biblique: alors que la Genèse établit un territoire approximativement entre l'Égypte et l'Irak, les *Asāṭīr* *établissent des frontières définitives le long du Nil et de l'Euphrate*. C'était la patrie des Ismaélites.

Les Ismaélites ont longtemps été associés à l'islam et, avant cela, à l'Arabie. Dans l'Antiquité tardive, il était largement admis que les peuples d'Arabie descendaient d'Ismaël; et dans la légende musulmane, c'est Abraham et Ismaël qui ont fondé la Kaaba à la Mecque. Cette légende était bien connue: elle est abondamment attestée par des sources juives et chrétiennes dès le tout début de l'histoire de l'islam. Au dixième siècle, les érudits samaritains sous domination musulmane devaient savoir que la Mecque était associée à Ismaël. Dans cette optique, les *Asāṭīr* La décision de nommer la Mecque semble un peu plus rationnelle: après avoir tracé les limites du territoire ismaélite, elle attire l'attention sur la ville sainte d'Ismaélite. Le même raisonnement a peut-être conduit à l'inclusion de La Mecque dans une traduction ultérieure en arabe samaritain de la Genèse 25: dans cette interprétation, les Ismaélites s'installèrent «de Zawilah à Mossoul autour de l'Égypte alors que vous vous dirigez vers la Mecque ('ilā' an tājī'a ' ilā Makkah) »(Zewi, p. 278).

En plus de cela, cependant, il se peut qu'il se passe autre chose. Quelque chose de beaucoup, beaucoup plus étrange. Comme nous l'avons vu, lorsque l'*Asāṭīr* mentionne la Mecque, il cite immédiatement Genèse 25: «alors que vous vous dirigez vers Aššur». Le mot "comme vous vous dirigez vers" est écrit en hébreu comme B'KH (), qu'un érudit juif pourrait prononcer *bo'akah* ; mais un érudit samaritain, formé dans un dialecte différent, le prononcerait plutôt comme *bākāh*.

Et *bākāh* ressemble un peu au nom arabe Bakkah , un nom qui apparaît dans le Coran (3:96) comme le site du «**premier temple fondé pour les gens**» et que les penseurs musulmans ont rapidement identifié comme étant la Mecque.

Oui, c'est une coïncidence et pas très impressionnante; mais pour les érudits médiévaux, l'association punk entre *bākāh* et Bakkah était peut-être trop bonne pour être ignorée. La connexion est explicitée dans un commentaire sur le *Asāṭīr* , dont la date est incertaine, qui a été composé dans un dialecte arabe de la Samaritaine. Malheureusement, ce texte

n'a été publié que dans une traduction en hébreu, commandée par Gaster et écrite par un scribe samaritain. Nous ne pouvons donc pas être certains de la formulation arabe originale(?). Néanmoins, le texte que nous avons reçu est très suggestif (Gaster, p. 23):

... Après la mort de notre maître Abraham, la paix soit sur lui, Ismaël régna pendant 27 ans. Tous les fils d'Ismaël, de la postérité de son premier-né, Nebaioth, régnèrent pendant un an du temps de Ismaël, puis trente autres années après sa mort, du fleuve d'Egypte au grand fleuve, le fleuve de l'Euphrate, et ils ont construit B'KH; C'est pourquoi il est dit au verset 18 du chapitre 25 du Livre de la Genèse: «Alors que vous vous dirigez vers Aššur...».

Bien sûr, B'KH n'est pas un mot arabe, il semble donc juste de supposer que cela a pour but de traduire le mot arabe Bakkah dans le manuscrit original. Si tel est le cas, l'association punitive entre bākāh et Bakkah est plus évidente dans ce commentaire que dans le *Asāṭīr* lui-même. La collection de manuscrits samaritains de Gaster se trouve maintenant à la bibliothèque John Rylands de l'Université de Manchester; J'espère qu'un jour je pourrai me rendre là-bas et consulter ce manuscrit original pour confirmer s'il utilise ou non le mot Bakkah. Ceci n'a cependant aucun rapport avec l'étude de La Mecque avant l'islam: l'*Asāṭīr* et ses derniers commentaires en arabe ont été composés sous le régime musulman, conformément aux idées musulmanes.

Sources

Moses Gaster (ed. Et tr.), *The Asatir : Le livre samaritain des secrets de Moïse* (Londres: Royal Asiatic Society, 1927).

Ze'ev Ben-Ḥayyim, «Sefer Asaṭīr, 'suis targum wa-pirush», *Tarbiẓ* 14 (1943) 104-125 , 174-190 ; 15 (1944) 71-87 , 128 .

Christophe Bonnard (thèse de doctorat), *Asfār Asāṭīr* , le «Livre des légendes», une réécriture araméenne du Pentateuque samaritain: présentation, édition critique, traduction et commentaire philologique, commentaire comparatif (Université de Strasbourg, 2015).

Tamar Zewi, *La version samaritaine de la traduction du pentateuque par Saadya Gaon* (Leiden: EJ Brill, 2015).



ANANIAS DE SHIRAK

“ Ew z-Fa [] anorum Faan awan, zor karcem 'i Tačkak' Mak'a koč'el ”
“... et Pharanitis, où se trouve la ville de Pharan [, que je pense , sont appelées à la Mecque”
- la 'longue critique', tr. Robert H. Hewsen
“ Ew z-Fa'nitis ur z-tun Abrahamu baĵalen ”
“... et la pharanite, qui est bêtement nommée la patrie d'Abraham”
- la «courte synthèse», tr. Robert H. Hewsen

Bien que je ne l'aie pas vu dans la littérature scientifique, on m'a posé des questions sur les références à la Mecque dans une géographie arménienne attribuée à **Ananias de Chirak**. Le traducteur, Robert H. Hewsen, approuve Ananias en tant qu'auteur; mais dater

le travail dans son ensemble est délicat, et dater des informations spécifiques qu'il contient peut être encore plus difficile.

Ananias était fortement influencé par les géographies antérieures en grec et en arménien, notamment celles de Ptolémée et de Pappus; il s'agit en réalité d'un **«mélange de détails tirés de sources allant du deuxième au septième siècle, avec des interpolations effectuées jusqu'au huitième»** (p. 34).

Selon Hewsén, les informations sur l'Arménie natale de l'auteur reflètent le plus fidèlement la situation politique au cours des dernières décennies du régime Sasanian, à commencer par le traité de 591, qui fixait les frontières entre l'Iran et Byzance, et se terminant en 636 avec le début de la Conquête musulmane. Sur cette base, Ananias copie de première main de la géographie probablement été composé du vivant de Muhammad. Cependant, ce manuscrit original n'a pas survécu; au lieu de cela, nous avons une longue et une courte synthèse qui ont été développées au cours des décennies suivantes. La longue recension est assez conservatrice, avec quelques ajouts ultérieurs, tandis que la courte est soigneusement condensée et retravaillée.

Étant donné que ces deux récits ont été élaborés sous le régime musulman, nous ne pouvons exclure la possibilité qu'ils aient été « mis à jour par endroits » pour refléter la nouvelle réalité politique. Dans chacun de ces commentaires, la référence à la Mecque relève de la section sur « **l'Arabie Rocheuse** », une unité géographique enregistrée par Ptolémée, qui s'étend au nord-ouest de la péninsule arabique et de la péninsule du Sinaï. Plusieurs noms de lieux dans cette section proviennent de Ptolémée, **dont la région de Pharanitis et sa ville éponyme, Pharan.**

Il est intéressant de noter que les récits longs et courts d'Ananias - de manière assez différente - identifient Pharan et Pharanitis avec La Mecque.

-La longue recension se nomme «Pharanitis, où se trouve la ville de Pharan [que les Arabes appellent, selon moi, la Mecque]».

-En revanche, la courte synthèse ne mentionne pas Pharan, mais fait référence à « **Pharanite, qui est bêtement appelée la maison d'Abraham** ».

Pharan est, bien sûr, loin de la Mecque. Leur identification est une question d'exégèse biblique. Selon Genèse 21, Hagar et son fils Ismaël sont allés vivre dans le désert de Paran. Dans l'Antiquité tardive, il était largement admis que les peuples d'Arabie descendaient d'Ismaël; ce qu'ils appellent eux-mêmes, Les Arabes étaient souvent appelés Ismaélites ou Hagarenes par des étrangers. Et bien sûr, dans le Coran, c'est Ismaël, avec son père Abraham, qui a construit le «premier temple», universellement identifié dans l'érudition musulmane avec la Ka'ba à La Mecque.

Dans la logique de l'exégèse(biblique), il était logique de situer la Mecque dans le désert de Paran. Ainsi, lorsque des écrivains arméniens ont rencontré «Pharan» dans «l'Arabie rocheuse» de Ptolémée, ils ont naturellement supposé qu'il s'agissait d'un Paran biblique, que les musulmans avaient identifié à La Mecque. S'ils avaient connu la géographie arabe aussi bien que les musulmans, ils auraient peut-être remarqué que Pharan était très éloigné de La Mecque; mais ils ont fait de leur mieux avec les ressources dont ils disposaient.

Ces recensions sont probablement les plus anciens écrits connus associant la Mecque à Pharan. Et si c'était Ananias lui-même qui avait établi ce lien, écrit avant 636, cela constituerait un élément de preuve extraordinaire: cela voudrait dire que les Arméniens ont entendu parler de La Mecque et connaissent son importance mythologique avant les conquêtes musulmanes et peut-être même avant la carrière de Muhammad a décollé.

Sommes-nous en droit d'attribuer ce petit mais puissant détail à Ananias? Ou y a-t-il des raisons de penser que ce détail a été ajouté à la géographie lors de ses révisions ultérieures, à côté de l'empire musulman naissant?

L'influence de la domination musulmane est généralement subtile: par exemple, le mot pour parasang, une mesure de distance, est donné par p'arsax (p. 43), qui fait davantage écho au farsakh arabe que les formes grecques ou iraniennes du même mot. Heureusement, cependant, il existe des preuves tangibles que des villes ont été ajoutées à la géographie après les conquêtes musulmanes. Dans sa description de l'Irak, la longue recension mentionne « Akālali , site du campement de [l'armée des] Arabes». Clairement, c'est la ville connue en araméen sous le nom de 'Aqula, où les colons musulmans ont fondé la ville de garnison de Kufa. Ce détail doit avoir été ajouté au texte après le début des conquêtes musulmanes. Le bref commentaire met également Kufa en Irak, qui aurait « quatre districts : Akōla, Bassora, Babylone et Ctésiphon». en tant que capitales administratives des territoires conquis en Irak et en Iran; Ananias n'aurait eu aucune raison de mentionner Bassorah et Koufa dans son travail original.

Il est possible que cette information dans la recension courte (plus tardive) ait été développée par rapport à celle de la recension longue (antérieure); mais les deux orthographes bien différentes de 'Aqula et la formulation totalement différente des deux passages peuvent suggérer qu'il s'agit d'interpolations séparées et indépendantes. Dans ce cas, deux rédacteurs travaillant sur différentes versions de Geography ont chacun remarqué que la section sur l'Irak était un peu dépassée et ont décidé de mettre à jour le texte en ajoutant le nom d'une ou de deux villes musulmanes bien en vue.

Dans les circonstances, nous devrions vraiment soupçonner que les références à La Mecque sont des ajouts tardifs au texte d'Ananias, tout comme Bassorah et Koufa. Dans chaque commentaire, le commentaire à propos de La Mecque est entre parenthèses, lustrant Pharan et Pharanitis sans modifier substantiellement le déroulement du texte. De plus, le phrasé est si distinct entre les deux recensions que l'on peut se demander si ce sont aussi des ajouts indépendants. On explique directement que Pharan est appelé la Mecque par les Arabes; l'autre exprime la même idée en termes euphémiques, à savoir que Pharanitis est «bêtement appelé le foyer d'Abraham», sans daigner nous dire quicroît cela. Mais même si nous prenons pour acquis que ces deux déclarations ont une origine commune, il n'y a aucune raison impérieuse de penser que cela faisait partie du travail original de Ananias. Après tout, il n'y a aucune preuve à l'appui que la Mecque était connue des écrivains arméniens ou de leurs voisins avant l'Islam; et il serait parfaitement logique que les éditeurs insèrent une référence à La Mecque, ainsi qu'à Koufa et à Bassorah, sous l'influence de l'hégémonie musulmane.

La géographie d'Ananias ne serait pas seule dans cette situation. Une géographie persane moyenne appelée les capitales provinciales d'Iran semble avoir pris forme sous le régime Sassanide, mais a été développé sous le régime musulman. Parmi les villes du Proche-Orient, on trouve la Mecque, ainsi que Kufa, Mossoul, Médine et Bagdad, qui ont probablement été ajoutées quelque temps après les conquêtes musulmanes. Comme nous l'avons vu, Kufa est devenu une capitale régionale musulmane; Mossoul aussi. Le texte lui-même reconnaît que Bagdad a été fondée par le calife al-Mansur. L'oasis de Yathrib n'a été connue que sous le nom de Médine - «la ville» - après que Mohammed y ait établi sa politique. De même, le texte utilise des termes géographiques arabes pour désigner la Syrie, le Yémen, l'Afrique du Nord et la Haute Mésopotamie. Telle est l'étendue de cette altération, nous sommes obligés de supposer que La Mecque était aussi un ajout ultérieur. Les capitales provinciales peut à d'autres égards être une source utile pour la géographie sassanide, mais elle peut difficilement servir de preuve de l'importance de La Mecque avant l'islam. La même chose, malheureusement, doit être dite pour Ananias.

Bibliographie

[la longue critique] Arsène Soukry (éd. et trad.), *Géographie de Moïse de Corène* (Venise: Imprimerie arménienne, 1881), La Mecque sur 45 (en français) = * 37 (en arménien).

[résumé abrégé] Jean St-Martin (éd. et trad.), *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, vol. 2 (Paris: Imprimerie royale, 1819), La Mecque, entre 368 et 369 (arménien et français).

Robert H. Hewsen (tr.), *La géographie d'Ananias de Širak (Ašxarhac'oyc '): Les longues et courtes recensions* (Wiesbaden: Ludwig Reichert, 1992), La Mecque 70-71, 70A - 71A [[link](#)].

Tim Greenwood, «Ananias of Shirak», dans l' *Encyclopædia Iranica* [[lien](#)].

Touraj Daryaee (éd. Et trad.), *Šahrestānīhā-ī Ērānšahr*: un texte persan du milieu sur la géographie, l'épopée et l'histoire de l'Antiquité tardive (Costa Mesa, CA: Mazda, 2002), La Mecque le 15 = 19 (\$33) et commentaires sur 46-7 .

Touraj Daryaee, “ *Šahrestānīhā ī Ērānšahr* ”, dans l' *Encyclopædia Iranica* [lien].

Avec nos remerciements pour le travail de Dr Ian David Morris

<http://www.iandavidmorris.com/>



LE TÉMOIGNAGE ARMÉNIEN DE THOMAS ARDZROUNI

Nous complétons l'enquête du Dr Ian D.Morris par ce témoignage qui s'inscrit dans la suite des témoignages arméniens au sujet de la Mecque et son identification à Pharan.

Le témoignage d'Ardzrouni est mentionné par Patricia Crone dans son célèbre ouvrage, *Hagarism*[1]. Notons au passage qu'il est assez curieux que Gibson n'avait pas remarqué ce témoignage important alors qu'il a utilisé les arguments de Crone au sujet du commerce Mecquois. Patricia Crone, elle-même n'a pas donné plus de détails à ce sujet, la mention n'a pas dépassée une phrase en note de bas de page. Pourtant nous soulignons

ici que, le récit composite de Thomas Ardzrouni, fourmille de détails qui méritent la plus grande attention. La raison qui nous vient à l'esprit pour expliquer le peu d'intérêt pour ce témoignage du IX^{ème} siècle, est le fait qu'il soit traduit en Français[2] et que Patricia Crone n'est pas très à l'aise avec cette langue alors qu'elle est experte en langues sémitiques. L'on peut également penser que c'est à cause du caractère tardif de cette œuvre littéraire, pourtant Patricia Crone a eu recours à des sources de la même époque, comme certains témoignages syriaques. Thomas Ardzrouni, rapporte que *les fils d'Ismaël* se trouvaient à Madian et que Muhammad qu'il nomme « *Mhmt* » est né en Arabie Pétrée à Pharan où se trouvait la Mecque originelle. Nous présentons ci-après, extrait de la chronique que nous avons vérifié à la source : *Collection d'histoires arméniennes, traduite par M. Brosset*: «[...] **Au temps d'Héraclius**, empereur des Hormos —des Grecs— la monarchie Perse touchait à sa fin ; 12000 hommes de toutes les tribus d'Israël se réunirent à Édesse, et voyant que les troupes perses s'étaient éloignées, laissant la ville à l'abandon, y pénétrèrent, fermèrent les portes et s'y fortifièrent, décidés à secouer la domination romaine. L'empereur Héraclius ayant ordonné de les assiéger, son frère Théodore, avec de nombreuses troupes, voulait les exterminer, mais l'empereur demanda qu'ils sortissent de ses domaines ; ils prirent donc le chemin du désert et se rendirent chez les fils d'Ismaël, dans la ville de **Madiam**(Madian), [...] En ce temps-là, dans un lieu de **l'Arabie Pétrée**, nommé **Pharan**, aujourd'hui **Maka**, il se montra des frères bandits, gens de guerre et chefs de bandes, adorant dans **un temple les idoles Ammonites**, Samam et Kabar. Il arriva qu'**Abdala**, l'un d'entre eux, mourût laissant un fils d'âge tendre, nommé **Mahmet**, qui fut élevé jusqu'à l'âge de l'adolescence par son oncle paternel **Abou-Taleb**, et dès qu'il atteignit l'âge requis, demeura chez un notable de ses parents qu'il servit avec fidélité, conduisant ses chameaux et faisant exécuter ses ordres. [...] ». Fin de l'extrait.

Pour lire l'intégralité du témoignage se référer aux références ou à mon livre : l'islam de Pétra, en réponse à Dan Gibson[3]. A noter qu'en dépit de ce témoignage explicite, Patricia Crone n'a pas retenue l'hypothèse d'une apparition de l'islam en Jordanie à Madian ou à Pétra. Sa thèse a situé l'apparition de l'islam plutôt au Sham (la Syrie).

Sources

[1] Crone & Cook, *Hagarism: The Making of the Islamic World*, p174, note 40

[2] Traduit par Brosset en 1874

[3] Ahmed Amine, L'islam de Pétra, réponse à la thèse de Dan Gibson, 2^è Ed 2019.p.108

Document à caractère pédagogique publié selon



www.ahemedamine.net (01/12/2019).